

GÉRARD DE NERVAL
ŒUVRES

TEXTES ÉTABLIS,
AVEC UN SOMMAIRE BIOGRAPHIQUE,
UNE ÉTUDE SUR GÉRARD DE NERVAL, DES NOTICES,
DES NOTES, UN CHOIX DE VARIANTES
ET UNE BIBLIOGRAPHIE,

PAR

HENRI LEMAITRE

TOME PREMIER



CLASSIQUES GARNIER

(1)

GÉRARD DE NERVAL

ŒUVRES

TEXTES ÉTABLIS,
AVEC UN SOMMAIRE BIOGRAPHIQUE,
UNE ÉTUDE SUR GÉRARD DE NERVAL, DES NOTICES,
DES NOTES, UN CHOIX DE VARIANTES
ET UNE BIBLIOGRAPHIE,

PAR

HENRI LEMAITRE

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE,
AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ, DOCTEUR ÈS LETTRES,

TOME PREMIER

PARIS
ÉDITIONS GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES

ŒUVRES
DE
GÉRARD DE NERVAL
TOME PREMIER



GÉRARD DE NERVAL A VINGT-TROIS ANS

Ab ! J'ai été l'une de nos célébrités parisiennes... (Lettres à Aurélia, X.)

Médailillon de Jehan Duseigneur, 1831.

Musée Carnavalet.

(Photo Bulloz.)

CE VOLUME CONTIENT :

PETITS CHATEAUX DE BOHÊME

EN MARGE DES PETITS CHATEAUX DE BOHÊME :
AUTRES ODELETTES
VERS D'OPÉRA
POÉSIES DIVERSES

LES ILLUMINÉS

EN MARGE DES ILLUMINÉS :
PROJET DE ROMAN
HISTOIRE D'UN PHOQUE
UNE LITHOGRAPHIE MYSTIQUE
A PROPOS DE L'IMPRIMERIE
LE BŒUF GRAS
LE DIABLE ROUGE

LES NUITS D'OCTOBRE

PROMENADES ET SOUVENIRS

LES FILLES DU FEU

EN MARGE DES FILLES DU FEU
EMÉRANCE
UN SOUVENIR
SYLVAIN ET SYLVIE

LES CHIMÈRES

EN MARGE DES CHIMÈRES :
AUTRES CHIMÈRES
RÊVERIE DE CHARLES VI
MADAME ET SOUVERAINE

LA PANDORA

AURÉLIA

EN MARGE D'AURÉLIA :
LETTRES A AURÉLIA
LETTER A CAVÉ
PANORAMA
SUR UN CARNET DE GÉRARD DE NERVAL
LA MER

AVANT-PROPOS

LA présente édition ne sera pas une édition d'Œuvres complètes. Elle comprendra néanmoins l'essentiel de l'œuvre nervalienne. Nous ne laisserons en effet de côté que des œuvres mineures ainsi que le théâtre et la correspondance. Cette dernière, récemment rassemblée par M. Jean Richer, contient d'ailleurs de précieux renseignements, et nous n'avons pas manqué de l'utiliser dans nos notes, comme nous avons fait aussi pour les nombreux fragments manuscrits que conserve en particulier la Collection Lovenjoul, à Chantilly.

Les introductions, les notes, le choix de variantes, s'efforcent d'éclairer le texte sans l'écraser. Notre auteur est de ceux dont il ne convient pas d'aborder le commentaire sans quelque scrupule : l'atmosphère même de son œuvre, et bien qu'elle soit tout imprégnée d'influences et de lectures, exige qu'en soit, autant que possible, respecté le climat particulier : nous avons surtout voulu permettre au lecteur d'entrer plus aisément dans ce climat, de respirer plus profondément cette atmosphère.

Il est impossible d'entreprendre une édition comme celle-ci sans contracter, par le fait même, d'innombrables dettes : au cours de nos études nervaliennes, depuis une dizaine d'années, nous avons à chaque pas rencontré les travaux toujours fervents et érudits des nervaliens¹ ; nous sommes spécialement redevable à M. Jean Richer, qui a tant fait pour résoudre les nombreuses énigmes, de tous ordres, que soulève à chaque instant cette œuvre complexe et ondoyante. Qu'il nous soit permis aussi de dire notre

1. Un hommage particulier est dû à Aristide Marie, dont la biographie de Gérard a gardé toute sa valeur, et à Jules Marsan, premier éditeur de la Correspondance, ainsi qu'à Nicolas Popa, dont l'édition des *Filles du Feu* est un modèle du genre.

reconnaissance à M. Jean Pommier, conservateur de la collection Lovenjoul, qui a bien voulu nous donner libre accès aux documents confiés à sa garde, et dont les conseils nous ont été précieux.

Grâce aux efforts conjugués de tous ceux qu'a séduits le charme divers et singulier de Gérard, pour le nommer par ce seul prénom, comme en avaient déjà pris l'habitude ses amis romantiques, son œuvre est aujourd'hui plus largement connue, il a reçu la place qui lui était due, au premier rang, dans notre littérature du XIX^e siècle. Nous serions comblés, si notre édition pouvait contribuer à justifier cette promotion posthume de Gérard de Nerval¹.

H. L.

1. Au moment où nous corrigeons les épreuves de cette édition, nous apprenons la mort prématurée d'Albert Béguin. Qu'il nous soit donc permis de rendre un hommage particulier à la mémoire de celui qui a tant fait pour la promotion posthume de Gérard, et en qui nous avons souvent trouvé le plus éclairé des guides et le plus désintéressé des amis.

SOMMAIRE BIOGRAPHIQUE

1808.

22 MAI. — Naissance à Paris, rue Saint-Martin (au n^o 96, actuellement n^o 168), de Gérard Labrunie, fils d'Étienne Labrunie, docteur en médecine, et de Marie Marguerite Antoinette Laurent. Baptême le 23 mai à Saint-Merry. L'enfant est mis en nourrice à Loisy, sur la route d'Ermenonville à Mortefontaine.

22 DÉCEMBRE. — Nomination d'Étienne Labrunie au poste de médecin à l'armée du Rhin.

1810.

29 NOVEMBRE. — Mort de la mère de Gérard, inhumée au cimetière de Gross-Glogau, en Silésie. Gérard est confié à l'oncle de sa mère, Antoine Boucher, de Mortefontaine.

1814.

Retour à Paris du docteur Labrunie, 72, rue Saint-Martin.

1820.

Entrée de Gérard au collège Charlemagne, où naît son amitié avec Théophile Gautier.

30 MAI. — Mort d'Antoine Boucher chez qui, entre 1814 et 1820, Gérard avait continué de faire quelques séjours pendant les vacances.

1826.

Premiers essais littéraires : *Napoléon et la France guerrière, élégies nationales* (2^e édition sous ce dernier titre en 1827).

Traduction de *Faust*, en partie à Saint-Germain-en-Laye.

1827.

Publication de *Faust* en novembre, sous la date de 1828.

1828.

Premiers contacts de Gérard avec le Cénacle romantique, Victor Hugo et Célestin Nanteuil.

1829.

Premiers essais dramatiques : *Huit scènes de Faust*, musique d'Hector Berlioz (Schlesinger, édit.). *Han d'Islande*, d'après Victor Hugo (inédit, publié pour la première fois par Gisèle Marie en 1939. Cf. Bibliographie).

1830.

25 FÉVRIER. — Participation de Gérard à la bataille d'*Hernani*, aux côtés de Théophile Gautier.

27 AOÛT. — Suicide ou meurtre du duc de Bourbon à Saint-Leu, près de Chantilly.

1832.

Gérard, étudiant en médecine, donne des soins aux victimes de l'épidémie de choléra du mois d'avril. Il se lie avec les écrivains et artistes du groupe de Jehan Duseigneur.

1834.

Mort du grand-père maternel. Héritage de 30.000 francs.

AUTOMNE. — Départ pour l'Italie (Florence, Rome, Naples).

Jenny Colon joue aux Variétés.

1835.

Installation impasse du Doyenné. Développement des amitiés artistiques et littéraires : Rogier, Housaye, Gautier, Esquiros, etc. « Bohème galante ».

MAI. — Fondation de la revue *Le Monde Dramatique* vouée par Gérard à la glorification de Jenny Colon.

11 OCTOBRE. — Vente à M^{me} de Feuchères de la maison d'Antoine Boucher à Mortefontaine.

1836.

Échec et faillite du *Monde Dramatique*. Gérard journaliste par nécessité. Collaboration au *Figaro* (Alphonse Karr), à la *Charte de 1830*. Voyage en Belgique avec Gautier.

1837.

Gérard feuilletoniste de *La Presse* pour la rubrique des théâtres.

31 OCTOBRE. — Première de *Piquillo* où le rôle de Silvia est joué par Jenny Colon, ce qui permet de supposer que c'est le moment d'apogée de ses relations avec Gérard.

1838.

11 AVRIL. — Mariage de Jenny Colon avec Louis-Gabriel Leplus.

ÉTÉ. — Voyage en Allemagne, avec Dumas, à partir du milieu de septembre, en vue de la rédaction du drame *Léo Burckart*.

1839.

16 AVRIL. — Représentation de *Léo Burckart* à la Porte-Saint-Martin. Vingt-six représentations.

AUTOMNE-HIVER. — Séjour à Vienne. Rencontre de Marie Pleyel.

1840.

Remplacement de Théophile Gautier à *La Presse*. Traduction du *Second Faust*.

OCTOBRE. — Départ pour la Belgique.

15 DÉCEMBRE. — Représentation de *Piquillo* à Bruxelles, rencontre de Jenny Colon et de Marie Pleyel, mort de Sophie Dawes, baronne de Feuchères.

1841.

FIN FÉVRIER. — Première crise. Rechute le 21 mars. Séjour chez le docteur Esprit Blanche à Montmartre.

1842.

5 JUIN. — Mort de Jenny Colon.

Gérard habite peut-être rue de Douai, mais semble avoir alors beaucoup vagabondé.

1843.

Voyage en Orient : Malte, Égypte, Syrie, Chypre, Constantinople, Naples.

Départ de Marseille le 1^{er} janvier, retour à Marseille le 5 décembre.

1844.

SEPTEMBRE. — Voyage avec Houssaye en Belgique et en Hollande.

1845.

AOUT. — Une semaine à Londres.

1846.

Commencement des « promenades » aux environs de Paris et dans le Valois. Livret des *Monténégrins*.

1848.

Traductions de Heine (*Revue des Deux Mondes*, juillet), développement de l'amitié de Gérard avec le poète allemand.

1849.

AVRIL. — Nouvelle crise; séjour chez les docteurs Aussandon et Lévy.

MAI-JUIN. — Voyage à Londres.

1850.

Gérard est à nouveau soigné par le docteur Aussandon.

13 MAI. — Représentation du *Chariot d'Enfant* à l'Odéon (en collaboration avec Méry).

ÉTÉ. — Voyage en Allemagne.

1851.

Publication du *Voyage en Orient*.

SEPTEMBRE. — Accident suivi de crise nerveuse; séjour chez le docteur Blanche à Passy.

27 DÉCEMBRE. — Représentation de *L'Imagier de Haarlem* à la Porte-Saint-Martin.

1852.

MAI. — Voyage en Hollande.

AOUT. — Voyage dans le Valois.

A la fin de l'année, demande de secours au ministère.
Publication des *Illuminés*.

1853.

6 FÉVRIER-7 MARS. — Séjour à la maison de santé municipale pour « fièvre ».

ÉTÉ. — Voyage dans le Valois; publication de *Sylvie* (15 août, *Revue des Deux Mondes*).

25 AOUT. — Nouvelle crise; 27 août : entrée chez le docteur Émile Blanche à Passy.

10 DÉCEMBRE. — Article de Dumas dans *Le Mousquetaire* où paraît *El Desdichado*. Publication de *Petits Châteaux de Bohême, Contes et Facéties*.

1854.

MARS. — Gérard chargé de mission officielle en Orient.

27 MAI. — Voyage en Allemagne, au cours duquel Gérard est victime d'une rechute. Pèlerinage sur la tombe de sa mère ? *Les Filles du Feu* et *Les Chimères*.

AOUT. — Nouveau séjour chez le docteur Blanche. *Aurélia*.

19 OCTOBRE. — Sortie de la maison de santé. Vagabondage.

1855.

26 JANVIER. — Gérard est trouvé pendu rue de la Vieille-Lanterne; la veille au soir il était passé au Théâtre Français et avait dîné dans le quartier des Halles.

INTRODUCTION

I

LE POÈTE ET SON DESTIN

O désir fantastiq duquel je me déçoy !

P. de RONSARD, *Hélène*, I, 5.

LE nomadisme de Gérard de Nerval était célèbre parmi ses amis, et toute son œuvre, qui n'est qu'une vaste promenade, est imprégnée de cette atmosphère ambulatoire, qui lui donne son charme singulier, en unifie les caprices, et innocente immédiatement du péché de cabotinage des rêves devant lesquels eussent reculé des romantiques pourtant plus échevelés ! C'est que Gérard habite un *no man's land* spirituel, où il se meut à son aise, avec l'élégante ingénuité du voyageur sans bagage mais non sans la charge d'innombrables souvenirs livresques. Aussi, du voyageur sans bagage, s'il possède la légèreté, il n'a pas le dénuement. Pénétré au contraire d'influences et d'affinités, littéraires ou autres, il n'en est pas moins superbement libre, d'une liberté sans rébellion : n'est-ce pas la plus authentique des libertés, même en littérature ? Perpétuel voyageur, il n'en est pas moins enraciné dans un terroir précis, dont les paysages étaient déjà une invitation à la mythologie et aux excursions mystiques, où Gérard ne cessera de se complaire. A cette initiale fraternité avec une nature peuplée, il dut sans doute d'avoir été un des premiers restaurateurs de Ronsard le Vendômois et il avait un goût, qui ne saurait tromper, pour les châteaux du temps de Louis XIII comme pour ceux du XVIII^e siècle ; toute une part du destin de Gérard le voulait contemporain de l'architecture d'Ermenonville.

Donc le plus poétiquement français, au XIX^e siècle, de nos

écrivains, le plus innocemment français aussi. Et c'est celui-là, l'enfant bouclé grandi à l'ombre du clocher de Senlis, qui fut choisi pour se pénétrer l'âme des effluves et de la magie du romantisme germanique. Le meilleur introducteur en France de Faust et de Hoffmann, Gérard devait aussi s'attacher d'un lien particulier au plus français des poètes allemands, cet Henri Heine à qui il dut son initiation aux philtres de la Lorelei rhénane, en même temps qu'il partageait avec lui l'enthousiasme folklorique et une particulière aptitude à savourer les fantaisies de la bohème dite galante. Une image tente l'esprit : celle de Gérard de Nerval occasionnel combattant, à vingt-deux ans, de la bataille d'Hernani, entre Théophile Gautier et Henri Heine, la tête cependant plus remplie de jeunes Françaises en fleur et de Marguerites germaniques que de couleurs espagnoles ou de pittoresque exotique.

Est-il donc un égaré dans l'histoire ? L'étrange séjour poétique, dont Ronsard aimait parfois entretenir ses amantes, a-t-il enclos Gérard dans une solitude qui coupe en lui toute relation avec notre continuité littéraire ? Non seulement il fut adoré de ses amis — dont l'un s'appelait Alexandre Dumas — mais, au lieu de jouer un rôle d'outsider, il fut au contraire appelé à renouer un des fils les plus précieux de notre histoire littéraire. C'est à Gérard qu'il faut remonter pour comprendre que le problème poétique ait fini par se poser en notre siècle dans les mêmes termes qu'au temps de Maurice Scève et de Ronsard. Et cela par le détour d'abord inattendu du germanisme ! Cependant, si Gérard préfigure Rimbaud et Mallarmé, le mallarméisme germanique de Stefan George n'a qu'horreur et mépris pour cet Henri Heine que Gérard aimait et dont il était si proche ! Paradoxe, qui n'empêche pas Gérard d'être une des plus parfaites incarnations de la poésie « mystique », ne serait-ce que par la maîtrise ingénue, et cependant calculée, avec laquelle il sait inscrire l'hermétisme du rêve dans la clarté du langage. Il est vrai que jamais on n'eut une façon aussi désinvolte et aussi pure d'appartenir pourtant profondément à une lignée :

O Seigneur Du Bartas, je suis de ton lignage... ¹

1. *Autres Chimères* : A M^{me} Sand.

Être, dans une histoire, un aussi indispensable chaînon, et ne se sentir cependant retenu, ni du côté du passé ni du côté de l'avenir, par aucun lien pesant, mais s'alléger sans cesse au contraire par une fidèle conscience des mystères environnants, telle fut la vocation sans doute la plus exceptionnelle et la plus attachante de notre Gérard ! car il a trouvé le moyen d'être de notre siècle sans être anachronique en son temps !

Ses patries véritables sont toujours des frontières : il fut de ces esprits pour qui une frontière — géographique ou spirituelle — n'est pas une ligne, mais un espace. Or Gérard ne pouvait trouver qu'aux frontières l'atmosphère propice à sa respiration. Ce n'est pas qu'il ressentît, comme tant d'autres après lui, l'impatience des limites¹ ; son mysticisme n'a rien de rebelle ni de démiurgique, et il ne fait songer ni à Shelley ni à Byron. Les personnages qu'il aimait ne sont ni des Manfred ni des Don Juan. Et surtout, il n'a jamais songé même à concevoir la poésie comme une technique de divinisation : si humble dans sa manière d'aspirer au Divin, qu'il jugera toujours suffisamment beaux les dieux reconnus, tout au long de son histoire, par l'humanité. Mais c'est en se portant, par un mouvement dont le naturel étonne, jusqu'à toutes les frontières de cette humanité, qu'il s'est trouvé au contact de tous les dieux, comme dans la compagnie des sylphes et des fées. Il ne put jamais s'étonner qu'une jeune fille de son village ou une actrice des Variétés pussent, aussi bien qu'une romanesque et intrigante fausse aristocrate, ou une mystérieuse passagère anglaise, se retrouver également — et ensemble — par la conjonction de l'amour et de la mort, dans leur vraie nature de vierges divines : il y avait là la marque d'un destin naturellement pythagoricien, même si les livres devaient être chargés de son accomplissement.

De même, dans l'espace-frontière, où se confondent le Valois et l'Allemagne et l'Orient, les filles du Feu peuvent évoluer selon une chorégraphie en effet fulgurante, parce que, d'Adrienne et Sylvie à Octavie, Isis et Aurélia, elles figurent une liturgie de la Femme et une quête d'Amour sans commune mesure avec les traditions un peu démodées de l'érotisme littéraire. Ne faut-il pas remonter, à travers Hélène et Délie, jusqu'à Béatrice, pour

1. Stanislas Fumet, *L'Impatience des limites*, E. L. F., Lyon, 1942.

retrouver, avant le temps où le mythe littéraire de la Femme n'a cessé de se corrompre dans la mondanité, une analogue pureté dans l'imagination de l'amour mystique ? Et, comme le cycle dantesque s'était chargé de théologie, le cycle nervalien, à partir des amours adolescentes de Sylvie, traversera les scintillements fantasmagoriques du syncrétisme religieux, avant d'atteindre à l'extase rédemptrice du finale d'Aurélia.

Or voici, au cœur de cette vie, la maladie ; une tare peut-être ou tout au moins une fixation morbide, de celles que dénoue le psychanalyste. Mais la lutte contre ce mal, qui porte à sa plus haute efficacité la fonction purificatrice de la littérature — et c'est pourquoi Gérard se nourrit de livres, et des plus bizarres, comme à la recherche d'une suprême catharsis homéopathique — se fait par les armes de l'aisance et de la lucidité du langage, figure d'une nostalgie consciemment éprouvée : rien n'est finalement moins morbide qu'Aurélia. Or les dernières épreuves n'en étaient pas corrigées, et Gérard les avait, dit-on, dans sa poche, lorsqu'on le trouva pendu dans le décor sordide de la rue de la Vieille-Lanterne, à jamais perpétué par une admirable lithographie de Gustave Doré. Le seul rapprochement de ce spectacle et des dernières pages d'Aurélia suffit à poser le problème essentiel de cette destinée, celui dont Gérard n'avait cessé de se sentir le symbolique témoin : il était en effet d'âme trop simple et de vocation trop essentiellement mystique et littéraire, pour se satisfaire des diversions intellectuelles, ou politiques, ou sentimentales, qui firent tourner court le romantisme français, selon le diagnostic célèbre de Baudelaire dans son Salon de 1846. Une âme comme celle-ci ne pouvait finalement avoir le choix qu'entre la satisfaction mystique, qui est la découverte possédante de Dieu, ou le pur et simple désespoir. La contradiction de janvier 1855 — Aurélia et la Vieille-Lanterne — est le signe tragique que le temps ne fut point laissé au poète d'inscrire efficacement son choix dans sa vie, avant que s'opérât la division fatale des deux parts de lui-même. Mais n'est-ce rien que, grâce à Aurélia, le suicide de Gérard ne puisse être reconnu comme un échec, mais seulement comme un accident ?

Ce dénoûment ensemble fulgurant et sordide, où le dérisoire se juxtapose au merveilleux, comme ailleurs le maniérisme à

la sincérité, ne fait donc que souligner de spectaculaire acuité l'essentiel problème nervalien, fait des multiples interférences des questions biographiques et des mystères spirituels. Qui était Gérard, cet être si limpide et pourtant énigmatique ? Énigmatique et limpide dès son enfance, qui le faisait alternativement passer de la bibliothèque du grand-oncle Boucher¹ à la simple fraîcheur des adolescentes de Mortefontaine ; si nous en croyons ses souvenirs, l'enfant Gérard sut aussitôt — et comme par une intuition qui aiguïsait sa conscience — intégrer l'âme de Sylvie et de ses compagnes à l'univers mystique enfermé dans les bouquins de la bibliothèque... Et le voici irrémédiablement engagé dans sa vocation, à la recherche de lui-même, incapable de sacrifier quelque parcelle que ce fût de ce symbolisme universel accumulé par tous les illuminés de l'histoire. Cette confusion initiale et adolescente de la recherche mystique et de la manie livresque avec l'image féminine inculque à Gérard la continuité de son inspiration profonde : une quête d'amour, en laquelle s'assimile une quête du salut, toute baignée de lectures.

Car ce qu'il cherche, dans les livres comme dans les femmes, c'est sa propre présence — lui que tourmente la peur d'être absent de soi —, c'est sa propre identité, et rien n'est à cet égard plus révélateur de sa destinée profonde que la généalogie fantastique qu'il eut un jour idée de se construire² : si nombreux sont les lignages d'où il se sait descendu, que sa vie et son œuvre s'épuisent à vouloir en retrouver les traces contemporaines et les continuités mystico-historiques. Aussi Gérard éprouve-t-il avec angoisse le besoin de réaliser son intuition de soi-même dans tout le détail d'une technique spirituelle : la fréquentation des illuminés, la culture ésotérique, l'initiation à la franc-maçonnerie, la restauration des mystères d'Isis et d'Orphée, l'illumination chrétienne enfin, sont les démarches expérimentales d'un perpétuel adolescent exilé dans le désert moderne. Comme Maurice de Guérin, il se voue — en l'absence de toute résurrection collective — à la recherche solitaire du Paradis Perdu ; mais il a assez de lucidité et assez d'exigence pour se vouloir capable d'en décrire

1. Cf. l'Introduction des *Illuminés*.

2. Coll. Spoelberch de Lovenjoul, Chantilly, D. 741, f° 78. Page où se lit aussi cette formule-clé : « Il n'y a pas de nuit des temps. »